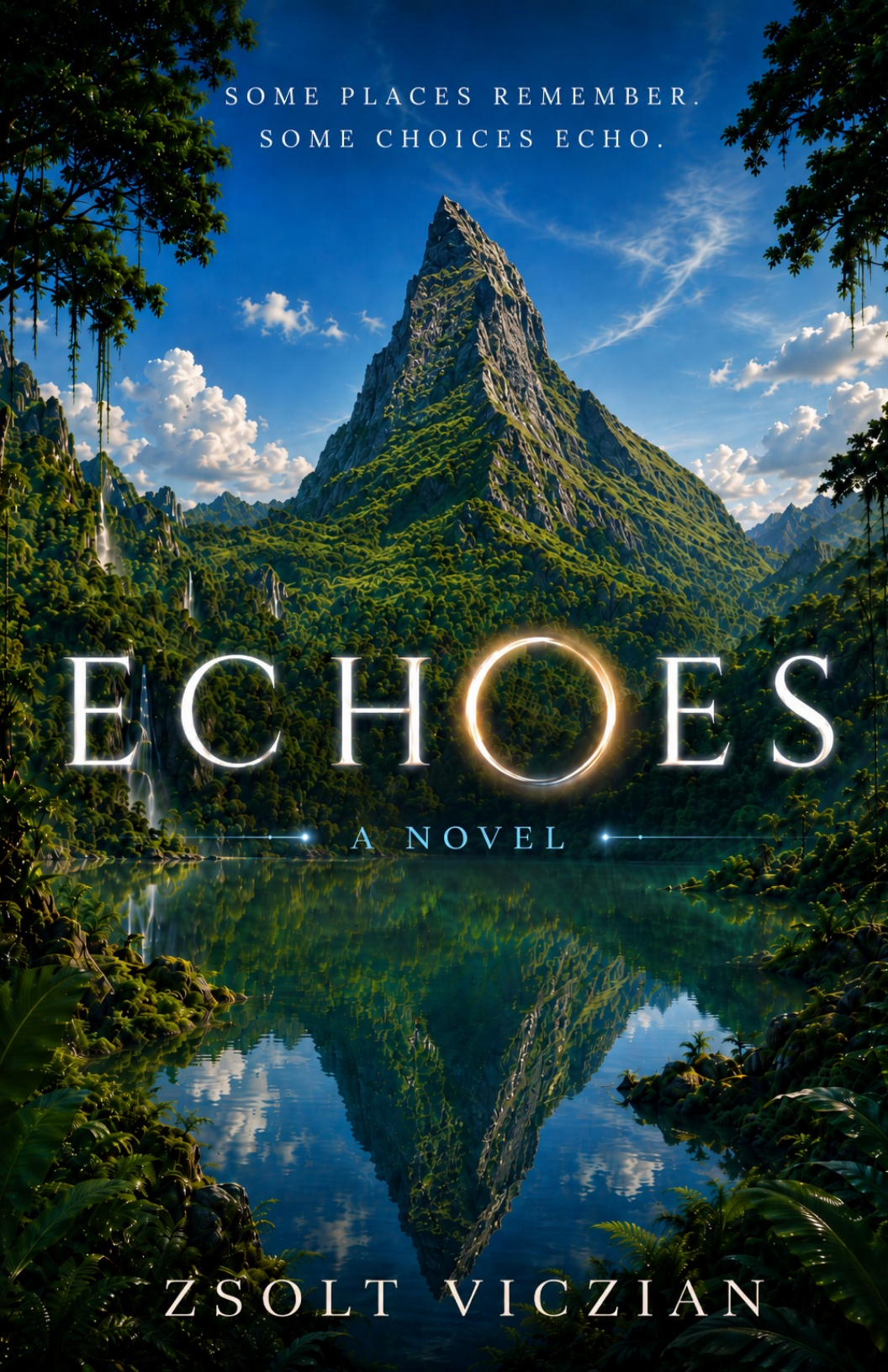




SOME PLACES REMEMBER.
SOME CHOICES ECHO.

ECHOES

— — — — —
A NOVEL — — — — —

ZSOLT VICZIAN

Chapitre 1 : Nia

Aujourd'hui, quand on me demande comment je suis arrivée jusqu'aux courbes enterrées, je commence par une salle de classe qui rit devant une ancienne ligne de glace. C'était il y a quarante-cinq ans.

Je disposais encore le dernier bac de sédiments quand la première étudiante essaya de lire son étiquette à l'envers.

« Vous apprendrez davantage si vous attendez », lui dis-je.

« Je vérifie si vous l'avez écrite correctement. »

« Alors j'imagine que le cours a commencé. »

Quand la salle fut pleine, onze bacs peu profonds s'alignaient sur la paillasse : galets arrondis, poudre claire tirée d'une carotte lacustre, éclats de roche sombre rayés sur une face, bande d'argile rouge fendue en son milieu. Rien ne semblait à la hauteur du paysage d'un vert dense derrière les fenêtres, où la brume s'accrochait aux arbres presque jusqu'à la crête grise. C'était précisément pour cela que je les utilisais.

Je levai l'argile. « Ceci s'est déposé au fond d'un lac. »

L'étudiante la plus proche de la fenêtre se pencha en arrière pour voir la crête au-delà des arbres de la cour. « Un lac chaud ? »

« Un lac froid. »

« Froid comment ? »

« Assez pour que la glace reste dans la haute vallée pendant toutes les saisons. »

Deux étudiantes sourirent. Une troisième rit, puis tenta de le cacher derrière ses notes.

Je dessinai une coupe de la vallée et traçai l'ancienne limite de la glace. Cette fois, toute la salle rit. Elles connaissaient ces pentes. La ligne englobait l'institut, les terrasses inférieures et la moitié de la montagne visible depuis leurs sièges.

Je vérifiai mon échelle.

Puis je remontai la ligne.

Les rires cessèrent.

Les questions arrivèrent toutes ensemble. Comment pouvait-on le savoir ? Qu'est-ce qui avait survécu ? La glace aurait-elle recouvert ce bâtiment ? Une étudiante au premier rang proposa une profondeur si extrême que le sourire se formait déjà sur le visage de sa voisine.

« Qu'est-ce qui vous a fait choisir ce chiffre ? » demandai-je.

Elle montra la largeur de la vallée sur mon dessin. « Si la glace remplissait tout le bassin, la pression la ferait monter plus haut sur les côtés. »

« Le chiffre est trop grand, dis-je, mais le raisonnement est utile. Gardez le raisonnement. »

Le sourire de l'autre étudiante disparut dans sa manche.

Nous passâmes de la coupe aux indices. Roche mère striée. Blocs étrangers transportés plus loin qu'aucune rivière n'aurait pu les rouler. Crêtes abandonnées là où la glace s'était arrêtée. Ces traces, elles les acceptèrent facilement. Elles étaient assez grandes pour paraître honnêtes.

L'argile posa problème.

Je la plaçai sous le lecteur. Le mur derrière moi se remplit de grains agrandis — fragments minéraux clairs, pores, taches sombres pas plus grandes que de la poussière. Je posai une boussole à côté de l'échantillon et approchai un aimant à main assez près pour faire tourner l'aiguille.

« Certains de ces grains sombres se sont orientés pendant que la boue se déposait, dis-je. Ils ont enregistré la direction du champ à cette époque. »

« Et ils sont restés orientés ? »

« Dans de bonnes conditions. »

« Pendant combien de temps ? »

« Jusqu'à ce que la chaleur, la pression, l'eau, la chimie ou une perturbation leur donnent une meilleure raison de ne plus l'être. »

Cette réponse les agaça.

Une étudiante demanda si la reconstruction de cet ancien froid pouvait prédire le prochain changement climatique du bassin. Je lui répondis que cela ne pouvait aider que si nous séparions le changement régional de la réponse locale. Son stylet se mit à aller plus vite.

Le signal de fin de cours retentit avant que j'aie effacé la ligne de glace. Les chaises reculèrent en raclant le sol, mais les étudiantes se rassemblèrent autour des bacs au lieu de gagner la porte.

La jeune femme qui avait inspecté mon étiquette au début leva de nouveau la main. « Comment savez-vous que les grains ne sont pas simplement tombés dans cette direction par hasard ? »

Je regardai l'argile, puis elle.

« Ramenez cette objection au prochain cours. Nous construirons le test autour d'elle. »

Dehors, une pluie chaude frappait les feuilles assez fort pour s'entendre par la fenêtre ouverte. La classe partit en discutant du hasard.

Mara avait déployé la carte des stations du bassin sur la table de la salle de thé et immobilisé un coin humide avec la tasse verte fêlée. Elle se trouvait au bout du couloir depuis l'amphithéâtre, porte encore ouverte, assez près pour avoir entendu les rires et les questions qui les avaient suivis.

« Tu les as convaincues », dit-elle.

« Je les ai amenées à douter de moi avec davantage de précision. »

« C'est ce que toi, tu appelles te croire. »

Le jeune homme qui avait apporté le pain le posa à côté de la bouilloire et se retira. Mara en arracha un morceau en lisant le registre du matériel, répandant des miettes sur la carte par un raccourci qu'elle aurait reproché à n'importe qui d'autre. J'éloignai le pain de l'itinéraire de relevé.

Nous nous étions rencontrées sept ans plus tôt en nous corrigeant mutuellement en public avant le déjeuner. L'amitié qui avait survécu m'était utile parce que Mara restait la personne à qui je montrais un résultat quand je voulais qu'on en trouve d'abord le point faible.

Le relais du sud était tombé en panne parce que des insectes avaient niché dans son boîtier. Le mât de remplacement avait une place sur le premier train de marchandises après l'aube. Mara avait entouré deux fois l'heure de départ et s'était attribué la station où le portage était le plus long.

« Tu t'es donné le mauvais itinéraire. »

« Je t'évite de découvrir la générosité à quatre heures du matin. »

« Tu as raté l'épisode », dit-elle.

« Non. »

« Le capitaine a survécu au ravin. »

« Je sais. »

« Donc tu l'as regardé. »

« Deux fois. »

Elle leva les yeux. « Tu refuses toutes les invitations pendant trois semaines, puis tu passes deux soirées à regarder des chercheurs fictifs mal équipés traverser un pont qui s'effondre. »

« La séquence du pont est structurellement solide. »

« Le pont s'écroule. »

« Justement. »

Mon écran de poignet s'alluma contre la table. Tarin avait envoyé la photographie d'une armature de roseaux à moitié construite, dont l'arc supérieur penchait à l'opposé du bassin d'argile destiné à en recueillir le reflet.

Ça produit le son que tu avais dit impossible avec du roseau tressé. Et aussi : à la maison avant le dîner ? Il faut qu'on règle la question du foyer.

L'armature était facile. J'agrandis l'image, repérai la ligature croisée qui tirait une nervure contre la suivante et lui indiquai quelle corde desserrer.

Je laissai la deuxième question sans réponse.

Mara tapota la carte. « Tu lui as répondu ? »

« J'ai répondu pour l'armature. »

« Il doit se sentir aimé. »

La nouvelle résidence d'atelier de Tarin le garderait en amont pendant plusieurs années. Nous pouvions vivre séparément, nous rapprocher de la vallée de ma mère ou le faire rejoindre son foyer. Il m'avait demandé une date. Je continuais à lui proposer des conditions.

« Ce soir », dis-je.

Mara replia un bord de la carte sur le tableau météo. « Tu as dit ce soir hier. »

« Hier était mal choisi. »

Cela ne lui arracha aucun rire.

Nous terminâmes la liste du matériel. Je réservai l'espace de fret avant que l'horaire puisse encore changer. La tasse fêlée laissa une marque verte et humide à l'endroit où l'itinéraire traversait la zone humide inférieure.

Trois matins plus tard, nous partîmes avant l'aube.

La ligne de marchandises de l'ouest ne transportait les caisses de terrain que lors de son premier trajet, avant que les trains de voyageurs prennent possession de la chaussée surélevée.

Mara dormit contre la vitre pendant vingt minutes, se réveilla avant que quiconque puisse le remarquer et nia les deux événements. Orly était assise en face de nous, la liste des stations sur les genoux, faisant correspondre les numéros des boîtiers aux chariots qui attendaient sur le quai d'arrivée. Elle était assez nouvelle pour tout vérifier deux fois et assez expérimentée pour se vexer si quelqu'un la félicitait. Son imperméable léger se fermait avec deux attaches différentes, l'une brillante parce qu'elle avait été remplacée, l'autre sombre d'usure.

Avant les zones humides, la ligne traversait une ville serrée contre la pente, des maisons aux avant-toits profonds montant en gradins au-dessus de ruelles couvertes et de canaux à ciel ouvert. Des bandes de verre solaire sombre luisaient entre des jardins détrempés chaque fois que les nuages s'ouvraient.

Le Bassin occidental s'ouvrit autour de nous par degrés, pays bas et humide posé au-dessus de la courbe enterrée : eau noire dans d'anciennes coupures, roseaux tenant les têtes brunes de l'année précédente au-dessus du vert nouveau, îlots pâles où des racines de saule avaient trouvé assez de sol pour empêcher une personne de s'enfoncer. De la sphaigne rouge couvrait la tourbe comme de la rouille. Le matin sentait la terre minérale mouillée et cette douceur des plantes qui n'avaient pas encore décidé si elles allaient pourrir.

Les trains traversaient le bassin sur des levées de pierre et de terre tassée. En dessous, des passerelles de planches s'arrêtaient parfois sur un sol qui avait semblé fiable pendant la saison sèche et qui avait depuis changé d'avis.

À la première station, une roue du chariot s'enfonça jusqu'à l'essieu. L'eau noire monta lentement autour des rayons.

Mara regarda la roue, puis moi. « Ton itinéraire reste excellent. »

« C'était ferme quand je l'ai tracé. »

« C'est exactement le genre de témoignage historique contre lequel tu mets tes étudiants en garde. »

Nous portâmes les caisses sur les cent derniers pas. La boue tirait sur nos bottes ; les roseaux tapotaient les boîtiers.

Au deuxième site, Orly arrêta le technicien principal avant qu'il serre le mât.

« Ça bouge. »

La plaque semblait de niveau. Elle appuya sur un coin avec deux doigts. De l'eau remonta autour du pied opposé.

« On peut caler le côté bas », dit-il.

« Alors la cale fera partie de la station. »

Il me regarda.

« Déplacez-le », dis-je.

Nous portâmes le mât trente pas plus loin, sur une butte de gravier à peine assez large pour les supports. Orly nota la position abandonnée dans le registre au lieu de laisser l'erreur disparaître dans une version plus propre de la journée.

À midi, un autre site prévu avait été perdu à cause d'une infrastructure enterrée. La pluie traversa la tourbière comme un voile gris, arrivant d'abord par le bruit sur l'eau avant de nous toucher.

Nous tirâmes les dernières caisses vers un îlot boisé de bouleaux et d'aulnes. À mi-chemin sur les planches, la botte de la jeune technicienne se fendit. Mara échangea sa charge avec elle avant que quiconque ait le temps de transformer la gentillesse en cérémonie.

« Tu sais, dit-elle, certains chefs de terrain consultent la météo. »

« Je l'ai fait. »

« Et ? »

« Elle n'était pas d'accord. »

Orly rit assez fort pour devoir se rattraper à la rambarde. Pendant une seconde lumineuse, nous étions toutes les trois trempées, en équilibre au-dessus de l'eau noire avec des instruments coûteux, tandis que le train de marchandises faisait sonner son départ au-dessus de nous.

À la fin de l'après-midi, quatre stations étaient dressées et une position prévue restait vide. Nous manquâmes le train du retour de quatre minutes.

J'envoyai un message à Maman pour lui dire que j'arriverais au foyer le lendemain après-midi, trop tard pour aider à préparer la décision sur la terrasse comme je l'avais promis.

Orly gardait sur les genoux le registre de la station fermée.

« Demain ? » demanda-t-elle.

« Demain. »

Dehors, une brume basse se rassemblait sur l'eau. Les nouvelles stations se tenaient parmi les roseaux et enregistraient sans nous.

J'arrivai chez ma mère l'après-midi suivant, après deux correspondances et le dernier mile à pied parce que le chariot du foyer transportait des pierres. Mon oncle marchait à la tête du bœuf. La lumière basse accrochait le mur humide du canal et les racines jaunes que ma mère cultivait dessous. Depuis mon enfance, la maison avait grandi autour de sa cour, de nouvelles pièces construites au-dessus de la vieille pierre sans déplacer la cuisine ni le canal qui traversait la cour.

Le repas avait déjà commencé. Une odeur de fumée et de farine chaude m'atteignit dès la porte. Mon frère se tenait devant la pierre chauffée à retourner des galettes, les bras poudrés de farine jusqu'aux coudes, tandis que ma mère et deux de mes tantes occupaient la table avec les registres fonciers, un croquis de la pente et trois tracés possibles pour le mur de terrasse.

« C'était volontaire, dit mon frère sans lever les yeux. Elle préfère arriver après que les décisions ont déjà été prises. »

« Je préfère les décisions étayées par des preuves. »

« Alors tu t'es trompée de table. »

Ma tante la plus âgée tapota l'ancien tracé du mur. « On reconstruit ici. Le dépôt reste où il est. »

« Il faut d'abord déplacer l'écoulement vers le nord, dit mon frère depuis la cuisine. L'eau est passée au-dessus de l'arbre de l'ouest. Si vous reconstruisez sur l'ancien tracé, elle repoussera le mur. »

« Tu as vu une tempête, dit ma tante. Les femmes qui entretiennent le verger observent cette pente depuis des saisons. »

« C'est cette tempête qui a déplacé le mur. »

« Qu'est-ce que tu as relevé ? » demandai-je.

Il apporta une planche couverte de farine et se plaça au bout de la table. Trois marques indiquaient le déplacement du mur au cours des dernières saisons de fortes pluies ; une quatrième suivait le ruissellement.

Ma tante demanda qui les avait vérifiées.

« Personne, dit-il. Vous avez repoussé l'inspection. »

Ma mère cassa une racine jaune en deux et mit un morceau dans mon assiette. « Quel tracé ? »

« Si l'écoulement a déplacé le mur, le déplacer peut suffire. Si le remblai inférieur s'est desserré, non. L'arbre soulève peut-être les pierres, mais la séquence ne le prouve pas non plus. »

« Nous n'avons qu'un mur », dit ma mère.

« Je peux vous donner une fourchette de risque. »

« Tu peux la donner avant que le pain brûle ? »

Mon frère retourna la pâte. « Non. »

Je le regardai. « J'allais le faire. »

« Tu allais expliquer pourquoi la question était mal formulée. »

Il souriait. Je souris malgré moi.

Ma tante la plus jeune demanda quelle option échouait le moins mal si je me trompais. Je montrai le tracé du milieu, plus enfoncé dans la pente, avec l'écoulement déplacé vers le nord. Cela coûtait une partie de la réserve d'eau et de l'espace autour de l'arbre de l'ouest. C'était aussi le tracé que mon frère avait dessiné avant mon arrivée.

Ma tante aînée appuya le pouce sur le registre. « On reconstruit la section du milieu. L'écoulement va au nord. On laisse l'arbre jusqu'à la prochaine forte pluie. »

Ma mère acquiesça et replia le croquis de la pente.

Mon frère posa le pain à côté de moi et retourna à la pierre chauffée avant qu'elle ait fini. Ma tante lui demanda le sel ; il le lui passa sans rejoindre la table.

« Le pain est bon », lui dis-je.

« Cette réponse était correctement formulée. »

Je mangeai le pain, la racine jaune devenue tendre et sucrée sur les bords, et les feuilles amères pendant que ma tante inscrivait l'écoulement vers le nord dans le registre foncier.

Dehors, l'eau courait dans le vieux canal de pierre vers le verger. Je la suivis jusqu'à la porte inférieure, puis la quittai pour monter vers le lac, poursuivant le reste de lumière avant que Tarin renonce à m'attendre.

Le lac était plus chaud que l'air et assez froid pour rendre la première inspiration ridicule.

Tarin entra avant moi parce qu'il aimait me regarder discuter avec l'eau depuis la rive. Il refit surface au-delà de la pierre de mise à l'eau, les cheveux devant les yeux.

« Tu as l'air convaincant », lançai-je.

« Je souffre avec élégance. »

« C'est ton métier. »

Sa nouvelle installation occupait les hauts-fonds de l'autre rive : trente cadres de roseaux hauts jusqu'au genou, disposés en courbe lâche, avec de petites coupes d'argile tressées dedans. Au crépuscule, les coupes se vidaient par de minuscules trous sur des fibres tendues dessous. Au matin, l'argile commencerait à se fendre. Trois jours plus tard, tout serait démonté.

Je lui avais demandé pourquoi il passait six semaines à fabriquer quelque chose conçu pour échouer.

Il m'avait demandé pourquoi je passais six ans à reconstruire une glace qui n'existait plus.

La comparaison était fautive de trois manières techniques et juste d'une manière humaine, ce qui la rendait difficile à écarter.

Je le rejoignis. Le choc se referma sur mes épaules. Pendant un moment, nous nageâmes sans parler, ses mouvements désordonnés et puissants, les miens assez efficaces pour qu'il m'accuse de transformer le plaisir en transport. Nous passâmes sous le reflet de la cime en corne et revînmes le long des roseaux.

La première coupe d'argile lâcha son eau alors que nous étions encore à vingt pas. Une note creuse traversa le lac. Puis une deuxième lui répondit

plus loin sur la courbe, puis une troisième.

Les notes ne formaient pas une mélodie. Le vent, le niveau de remplissage et les petites erreurs de chaque coupe façonnée à la main avaient rendu la certitude impossible. La séquence avançait malgré tout, hésitante et belle, comme si la rive pensait à voix haute.

Nous flottâmes jusqu'à ce que la dernière coupe se vide.

« Demain, ça sonnera différemment », dit-il.

« Demain, l'arrivée d'eau sera peut-être plus basse. »

« Ça aussi. »

La correction lui plut.

Ensuite, sur la pierre plate, il nous enveloppa tous les deux dans une seule étoffe rêche et me montra l'avis de commande du conseil du bassin oriental. Une place publique, trois nuits, assez de soutien matériel pour travailler à une échelle qu'on ne lui avait jamais proposée. L'ouverture tombait pendant ma prochaine fenêtre de relevé.

« On peut déplacer la journée de terrain », dis-je.

« Tu n'as pas vu le planning. »

« Je connais le planning. »

« Tu connais le tien. »

Je promis d'être là le premier soir. Tarin ne demanda pas les trois.

De l'autre côté du lac, les coupes d'argile avaient déjà commencé à sécher. Leur bref travail était terminé. Les cadres restaient, simples roseaux contre simple eau.

Le tonnerre atteignit le lac pendant que nous remettions nos bottes.

Des nuages s'étaient rassemblés derrière l'épaule ouest sans que nous les remarquions. Ils passèrent la crête comme un seul mur sombre. Tarin enveloppa l'avis de commande dans l'étoffe mouillée ; je fourrai nos vêtements dans le sac sans les plier. Les premières gouttes frappèrent les feuilles assez fort pour faire tomber la poussière de leur dessous.

Au deuxième lacet, le sentier était devenu un chenal. Tarin attrapa mon poignet lorsque la boue glissa sous l'un de ses pieds, et je lui rendis la pareille dix pas plus loin. Nous riions encore tant que la pluie n'était qu'un inconvenient. Puis l'éclair blanchit les arbres sous nous et le tonnerre arriva avant que nous ayons fini de compter.

« Là », dis-je.

La lèvre rocheuse se trouvait un peu à l'écart du sentier, peu profonde et sombre sous une nervure de roche gris-vert. Je vérifiai la pente au-dessus

pour voir si quelque ruissellement instable menaçait, puis suivis Tarin à l'intérieur.

Le fond du sol était sec. Le vent emportait la pluie devant l'ouverture en cordons d'argent. Nous nous assîmes épaule contre épaule, les sacs entre les pieds, partageant encore l'étoffe de séchage parce qu'aucun de nous n'avait apporté quoi que ce soit de raisonnable pour un temps qui n'existait pas une heure auparavant.

Tarin s'appuya en arrière et changea une fois de position. Sa main passa sur la pierre derrière lui.

« Touche. »

À hauteur d'épaule, la surface était mate et lisse, pas polie jusqu'à briller mais adoucie par l'usure par rapport à la cassure qui l'entourait. J'y posai la paume. L'ajustement fut immédiat : la hauteur d'un dos, l'endroit qu'un corps en attente choisirait.

« J'imagine que cet endroit a abrité beaucoup de gens avant nous, dit-il. Et qu'il en abritera beaucoup après. On sent presque le temps ici. » La pluie remplissait l'entrée et masquait le sentier.

« On sent la pierre froide. »

« Ça aussi. »

Il prit ma main sur la paroi et la garda entre les siennes jusqu'à ce que mes doigts se réchauffent. Nous regardâmes l'orage s'épuiser sans décider qui avait utilisé cet abri avant nous ni quel nom ces gens donnaient à la montagne. Quand le tonnerre partit vers l'est, les gouttes séparées redevinrent audibles.

Tarin sortit le premier et me tendit la main comme si le terrain au-delà du surplomb était un gué.

Le chemin du retour brillait sous la pluie qui s'éclaircissait.

Merci pour votre lecture

Merci d'avoir lu ce chapitre d'extrait d'*Echoes*. J'espère qu'il vous a plu.

Si vous souhaitez poursuivre l'histoire - ou l'écouter - voici où vous pouvez la trouver.

Sur Amazon, seule l'édition anglaise est actuellement disponible. Vous pouvez également y acheter la version brochée en anglais :

<https://www.amazon.com/dp/B0HFKGSD7M>

Sur Gumroad, vous pouvez obtenir le livre numérique sans DRM aux formats EPUB et PDF en allemand, anglais (version originale), chinois, espagnol, français, hongrois, japonais, néerlandais et russe. Les éditions traduites sont des traductions automatiques. Le livre audio en anglais y est également disponible :

<https://zsviczian.gumroad.com/l/echoes>

Si vous souhaitez découvrir comment *Echoes* a été créé, vous pouvez regarder ma vidéo sur les coulisses du processus d'écriture et de production

:

<https://youtu.be/AzXP6SpD1XU>

Vous pouvez également vous inscrire à la newsletter Sketch Your Mind :

<https://sketch-your-mind.com/newsletter>

Merci d'avoir passé un peu de temps avec *Echoes*.

—Zsolt